



HAL
open science

Préface

Benjamin Landais

► **To cite this version:**

Benjamin Landais. Préface. Des mémoires et des vies, Éditions Universitaires d'Avignon, pp.9-18, 2021, 10.4000/books.eua.5925 . hal-04722617

HAL Id: hal-04722617

<https://hal.science/hal-04722617v1>

Submitted on 7 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface à Smaranda Vultur, *Des mémoires et des vies : le périple identitaire des Banatais français*, Éditions Universitaires d'Avignon, Avignon, 2021

Les discours identitaires sont partout. Ils saturent l'espace public et les publications académiques au point d'en devenir insignifiants. Ce constat était déjà largement partagé dans les années 1980. Il n'a rien perdu de son actualité¹. L'histoire du Banat est un cas d'école en la matière. Impossible de parler de cette région d'Europe centrale, aujourd'hui partagée entre la Roumanie, la Serbie et la Hongrie, sans emprunter au registre de l'ethnicité. Officiels et responsables institutionnels se font une gloire d'avoir su préserver une diversité culturelle qui trouve ses origines aux XVIII^e et XIX^e siècles². L'identité multiple et heureuse n'a jamais été autant célébrée³. Faut-il y voir une façon de conjurer les douleurs du passé, de repousser le spectre des nationalismes agressifs ? Cède-t-on, au contraire, à une compétition identitaire née Outre-Atlantique et dans les métropoles globalisées qui s'avère mal adaptée à l'environnement rural du Banat ? Faut-il s'inquiéter de la montée des politiques publiques guidées par la surenchère mémorielle ? Doit-on considérer avec méfiance l'émergence d'un marché surfant sur cette même vogue ? Plus généralement, le recours aux catégories « ethniques » et « nationales » n'écrase-t-il pas la complexité de la vie sociale ? À l'inverse, le procès fait au prisme identitaire ne serait-il pas aussi éculé que les emprunts sans recul critique au langage de l'identité ?

Le lecteur garde à l'esprit toutes ces questions lorsqu'il aborde l'ouvrage de Smaranda Vultur. Paru en roumain il y a un peu moins de dix ans sous le titre original de *Français au Banat, Banatais en France*, il rentre dans la catégorie des récits mémoriels. Ce genre, qui fait la part belle aux expériences personnelles et collectives de l'immigration, est très prisé depuis trois décennies⁴. Mais ce livre est aussi plus que cela. Le texte que les Éditions Universitaires d'Avignon rendent accessible à un public francophone ne cherche pas à commémorer une identité collective, dans une démarche publicitaire ou patrimoniale. Il ne se complait pas non plus dans la genèse froide et distanciée d'une expérience humaine consignée dans un sabir académique. Il s'adresse aussi bien au spécialiste qu'au curieux, à ceux qui ont participé

¹ R. Brubaker, « Au-delà de l'«identité» », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139/4, 2001, p. 66-85.

² Timișoara a été désignée capitale européenne de la culture pour 2021 – reporté à 2023 en raison de la crise sanitaire. Dans le dossier de candidature, la diversité nationale et confessionnelle de la ville et de son arrière-pays, ainsi que le caractère pacifique de la coexistence entre « 30 groupes ethniques et 18 religions » (sic !) semblent avoir été décisifs. Voir European Capital of Culture Association Candidate City, *Timișoara 2021 European Capital of Culture/Candidate City, Timișoara*, 2016, p. 6 (https://www.capitalaculturala2021.ro/Files/bidbook/Timisoara/BidbookTM2021_EN_digital-2.pdf, consulté le 29/01/2021).

³ A. Babeți (dir.), *Le Banat : un Eldorado aux confins*, Cultures d'Europe centrale, Paris, 2007 ; C. Kovácsházy, « Timișoara, la petite Vienne du Banat », *Germanica*, 43, 2008, p. 105-114 ; V. Neumann, *The Banat of Timișoara. A European Melting Pot*, Scala Arts&Heritage Publishers, Londres, 2019.

⁴ M.-C. Lavabre, « Usages du passé, usages de la mémoire », *Revue française de sciences politiques*, 44/3, 1994, p. 480-493.

l'« odyssee » des Banatais français qu'à ceux qui, trop jeunes ou trop éloignés géographiquement, ne l'ont vécue que par procuration. Le tour de force de l'autrice consiste justement à rendre compte de l'identité en situation, à feuilleter les différents registres culturels et sociaux de son affirmation. Le traitement de l'identité n'est jamais ingénu et pourtant toujours abordable.

Smaranda Vultur s'appuie sur une solide enquête conduite simultanément dans deux pays – la France et la Roumanie – pendant les années 2000. Son travail de terrain lui a permis de sortir des sentiers battus, d'une identité définie par des négociations diplomatiques, des proclamations politiques, des assignations administratives, des narrations journalistiques ou des sentences d'historiens. Les témoignages matériels et mémoriels recueillis sont placés au centre de l'ouvrage. La parole captée au cours des entretiens n'est pas traitée comme un matériau brut destiné à disparaître derrière plusieurs couches d'interprétation. Intégralement transcrites, les interviews font partie intégrante de l'œuvre finale. Les objets révélateurs de mémoire apparaissent aussi au détour des pages. Ni illustration d'un propos surplombant ni totems identitaires, ces sources sont replacées dans leur contexte d'usage. Le parcours de l'anthropologue est intégralement restitué. Les rapports, éphémères ou durables, qu'elle établit avec les témoins sont transparents. Le texte est structuré par une écriture en spirale : de chapitre en chapitre, les rappels historiques, les excursus théoriques, les récits de vie, les explications méthodologiques et les anecdotes signifiantes se succèdent rapidement, avant de revenir pour élargir le champ des connaissances. L'exigence scientifique est associée à la peinture éloquente d'une mémoire vivante. En définitive, chaque lecteur, quel que soit son profil, y trouve son compte.

Nous tenons ici la synthèse la plus récente des études menées sur les Banatais français, cette minorité qui s'est affirmée au cours du XX^e siècle et dont une partie s'est installée en Alsace et dans le Vaucluse, à La-Roque-sur-Pernes, dans les années 1950. Mais tout n'a-t-il pas déjà été dit et écrit sur le sujet ? De fait, l'intérêt de cet essai ne réside pas uniquement dans sa contribution à l'accumulation de connaissances. Il se situe d'abord dans la perspective adoptée. L'ouvrage n'est pas un pur produit du système universitaire français, pas plus qu'un essai rédigé selon les standards anglo-saxons. Il appartient au club très fermé, en sciences humaines, des traductions dont la langue source n'est pas l'anglais. De manière paradoxale, il réussit à renouveler les approches sur un sujet rebattu en le banalisant. L'histoire des Banatais fait figure d'exception, de bizarrerie dans le paysage migratoire français. Les quelques centaines de familles qui ont quitté le Banat pour la France représentent bien peu par rapport aux contingents de Pieds-noirs, d'Italiens, de Portugais, d'Espagnols, d'Algériens, de Marocains et de Tunisiens. Elles ont fasciné hommes politiques, historiens, journalistes, écrivains et photographes sans commune mesure avec leur poids démographique⁵. À quoi cela est-il dû ? Si proche et si lointaine à la fois, l'Europe centrale et orientale reste une source perpétuelle d'étonnement depuis le XIX^e siècle. La presse et les intellectuels hexagonaux n'y voient souvent qu'un entremêlement confus et injustifié de micro-nations⁶. Qu'il s'y trouve une communauté

⁵ Voir la bibliographie à la fin de l'ouvrage.

⁶ M. Havran, « Europe : dire Europe centrale et non Europe de l'Est », *Le Monde*, 29/08/2008 (https://www.lemonde.fr/le-monde/article/2018/08/29/europe-dire-europe-centrale-et-non-europe-de-l-est_5997108_4586753.html, consulté le 29/01/2021). Pour une analyse plus

revendiquant son ascendance française, sans avoir jamais vécu sur un territoire sous souveraineté française, ne pouvait qu'alimenter leur curiosité. Pour l'anthropologue roumaine, l'affaire est bien différente. L'expérience collective des Français du Banat ne relève pas de l'extraordinaire. Elle est semblable, par bien des aspects, à l'histoire d'autres minorités dans leur région d'origine. Le lecteur regagne ici en compréhension ce qu'il perd en exotisme.

L'application d'une grille de lecture ethnique à la société banataise est une réalité ancienne. Dès le XVIII^e siècle, les administrateurs habsbourgeois n'hésitaient pas à répartir les colons venus de toute l'Europe continentale dans des villages distincts en fonction de l'appartenance religieuse ou de la langue parlée⁷. Pour les générations nées après la colonisation, la campagne banataise continua à être vécue comme une mosaïque de peuples. L'identité nationale ne déterminait certes pas tous les aspects de l'existence, mais elle restait capitale dans certains engagements. À la fin du XIX^e siècle, les partis, les associations d'entraide et les caisses d'épargne confortèrent les lignes de partage entre nations. Les plus dynamiques de ces organisations furent celle des « Souabes » ou « Allemands ». S'y retrouvèrent ceux qui, plus tard, introduisirent une nuance dans leur sentiment d'appartenance en revendiquant leur ascendance lorraine, alsacienne ou française.

Avec la montée des régimes autoritaires en Europe centrale dans les années 1930, l'ethnisation de la vie politique locale atteignit son paroxysme. Soutenus financièrement et politiquement par l'Allemagne hitlérienne, portés par la crise économique mondiale, des activistes nazis marginalisèrent les représentants traditionnels de la communauté « souabe ». Sous l'œil parfois bienveillant des autorités, ils phagocytèrent les organisations catholiques conservatrices avec lesquelles ils étaient en concurrence. La guerre précipita ensuite le détachement des « Souabes » du reste du corps social. De plus en plus de jeunes préféraient porter l'uniforme de la Waffen-SS et de la *Wehrmacht* plutôt que celui de l'armée roumaine. Les désertions débutèrent en 1940 et se multiplièrent au printemps 1941, alors que la Yougoslavie et l'Union soviétique étaient envahies par les troupes du *Reich*. Engagé militairement derrière l'Axe et pressé par l'ambassadeur allemand à Bucarest, le chef de l'État roumain, Ion Antonescu, dû officiellement tolérer le débauchage des soldats issus de la minorité « souabe » en 1943. Les transferts d'une armée à l'autre prirent alors des proportions inédites⁸. Dans la partie yougoslave du Banat, la rupture fut encore plus brutale. Après

générale de ce phénomène, on se référera avec profit à l'ouvrage désormais classique de M. Todorova, *Imaginaire des Balkans*, Éditions de l'EHESS, Paris, 2011 [1997]. Gérard Noiriel, dans ses travaux précurseurs sur le droit d'asile (G. Noiriel, *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe 1793-1993*, Calmann-Lévy, Paris, 1991), consacre un sous-chapitre entier au sort des Banatais après-guerre (p. 129-135). Malgré l'intérêt qu'il montre pour cette partie du continent, il n'échappe pas aux clichés de ses contemporains : celui de nations linguistiques inventées très récemment et arbitrairement par quelques nationalistes forcenés (p. 96) ou, à l'inverse, des ethnies aux identités antédiluviennes qui restent inextricablement imbriquées sur un territoire étriqué (p. 100).

⁷ B. Landais, « Enregistrer l'ethnicité -au XVIII^e siècle: l'identification des migrants ottomans à la frontière habsbourgeoise », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 66/4, 2019, p. 89-120.

⁸ M. Hausleitner, *Die Donauschwaben 1868-1948. Ihre Rolle im rumänischen und serbischen Banat*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2014.

l'invasion du pays par les troupes allemandes, les « Souabes » furent enrôlés dans la 7^e division SS « Prince Eugène ». Comptant jusqu'à 22 000 hommes, dont 3 000 étaient originaires de Roumanie, cette force fut utilisée contre les partisans yougoslaves.⁹ À l'issue la Seconde Guerre mondiale, des centaines de milliers de Banatais se retrouvaient dans une situation périlleuse. Sans considération de leur responsabilité individuelle, d'un embrigadement qu'ils avaient souvent subi et contre lequel ils s'étaient parfois rebellés, ils furent pris au piège de la culpabilité collective.

Dans ce contexte tragique, l'identification à la nation française apparut comme un viatique. Sans être tout à fait inventés, les postulats historiques sur lesquels reposait cette identité étaient cependant fragiles. Les milliers de colons qui prirent le chemin du Banat habsbourgeois au XVIII^e siècle étaient-ils « français » au sens où nous l'entendons aujourd'hui ? On peut légitimement en douter¹⁰. Avaient-ils maintenu un lien avec la France au fil des générations ? Se sont-ils fondus, au contraire, dans la population « souabe/allemande » du Banat ? Dans une relecture *a posteriori* des histoires familiales, il n'est pas impossible de reconnaître et d'isoler des signes qui corroborent la première hypothèse. Mais ces signes sont faibles. Ils ne se manifestent que parce qu'ils ont été ardemment recherchés : un nom de famille à consonance française dissimulé derrière une orthographe germanisée, des réminiscences linguistiques à la signification depuis longtemps oubliée, des filiations que trahissent des documents conservés par hasard, une familiarité que révèlent des habitudes culinaires ou des coutumes festives. Le facteur décisif de la redécouverte d'une origine « lorraine », « alsacienne » ou « française » doit être cherché ailleurs : dans l'affirmation volontariste d'une appartenance collective. Quelques porte-paroles réussirent en effet à briser le consensus dominant, à apporter leurs propres réponses politiques à un problème existentiel, à une période où l'on ne s'embarrassait pourtant guère de nuances. En Roumanie, l'affirmation de l'identité française permit à des milliers de citoyens d'échapper à la répression ou d'en atténuer les formes. Stefan Frecôt défendit l'idée que les « Français » du Banat, loin de l'unanimité supposée des années de guerre, étaient restés imperméables aux séductions du nazisme. À l'Ouest, cette même identité permit à des milliers d'exilés qui patientaient dans les camps de réfugiés en Autriche d'immigrer vers la France et de bénéficier d'aides pour leur installation.

L'entregent de Jean Lamesfeld, son activité diplomatique auprès de Rober Schumann et sa participation à l'entreprise d'implantation des Banatais à La-Roque-sur-Pernes sont bien connus des lecteurs francophones. Les initiatives menées au même moment en Roumanie, sur un mode tout aussi officiel que les précédentes, le sont beaucoup moins. Smaranda Vultur rétablit l'équilibre. Elle traite de front ces deux constructions identitaires dans les premiers chapitres. Ce n'est cependant pour elle qu'un point de départ. Les discours définissant les « Français » du Banat au milieu du XX^e siècle ont aujourd'hui acquis la force de véritables mythes fondateurs. Il serait tout à fait vain d'en discuter la pertinence scientifique. Leur origine et leur cohérence interne méritent moins l'attention du chercheur que leurs effets, bien réels,

⁹ T. Casagrande, *Die Volksdeutsche SS-Division „Prinz Eugen“*. *Die Banater Schwaben und die nationalsozialistischen Kriegsverbrechen*, Campus, Francfort-sur-le-Main, 2003.

¹⁰ B. Landais, « Être français dans le Banat du XVIII^e siècle », *Études Vauclusiennes*, 84, 2019, p. 45-57.

sur le destin des populations. De l'identification à la nation française dépendait la sortie du statut d'apatride, mais aussi la fin d'un régime de surveillance et de privation des droits. La dizaine d'entretiens présentés dans les chapitres finaux confirment le caractère à la fois contraignant, réducteur et arbitraire des assignations identitaires politico-administratives. Les trajectoires individuelles et familiales en furent irrémédiablement affectées. Les hasards heureux ou malheureux des rencontres, les promesses du retour à une vie normale expliquent plus sûrement la fortune de l'identité collective des Banatais français qu'une adhésion libre et réfléchie.

Les constituants de l'appartenance à la nation française – la langue, l'ascendance alsacienne et lorraine et l'origine géographique – n'intéressaient au premier chef que quelques prescripteurs d'identité : des urbains, diplômés, souvent des juristes ou des enseignants. Les Banatais qui se retrouvèrent un jour sous cette désignation ne répondaient pas toujours aux critères attendus. Est-ce à dire que les « Français » des campagnes banataises dépendaient de représentants des professions intellectuelles pour atteindre une définition de soi ? Cet ouvrage prouve l'inverse. Ces Banatais partageaient tous la condition de paysan. Il s'agissait pour la plupart de petits propriétaires à l'aisance modeste. Ceux qui prirent le chemin de l'exil étaient tout à la fois confiants en leur savoir-faire et conscients de leur qualité sociale. La situation internationale ne pouvait que les conforter dans cette opinion. La main-d'œuvre agricole était particulièrement recherchée dans une Europe saignée à blanc par la guerre. Les grandes puissances se disputèrent un moment les services des Banatais : par l'organisation du travail forcé en Union Soviétique puis dans le Bărăgan en Roumanie, par les filières migratoires mises en place par les États-Unis, le Canada, l'Australie ou la France dans les camps de réfugiés. Il n'en fallait pas plus pour qu'un parallèle entre l'expérience vécue et le recrutement des colons lorrains par les agents des souverains Habsbourg au XVIII^e siècle s'imposât naturellement. Cette prise de conscience historique ne relève pas d'une culture strictement livresque. Elle nourrissait au quotidien l'*ethos* du « bon colon », la fierté d'un labeur acharné qui portait ses fruits au bout de plusieurs années. La dignité perdue dans l'exil ne fut néanmoins pas recouvrée dans l'immédiat. En France, dans un pays qui était censément le leur, les Banatais « français » furent confrontés à des réactions xénophobes passagères. Ceux qui les ont subies les expliquent moins par leur origine étrangère que par le mépris que pouvait inspirer la précarité de leurs conditions de vie. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, la gêne et le sentiment de rejet ne s'éteignirent pas avec l'identification en tant que « Banatais ». Cette dernière connut au contraire un regain de vigueur.

Au fil des années, le fossé entre des modalités socialement très marquées de l'expression identitaire se combla progressivement. Les raisons en sont diverses : la prospérité retrouvée des exilés, le temps libéré par la retraite et l'intégration d'une nouvelle génération dans la société d'accueil. À l'orée du XXI^e siècle, les Banatais et leurs descendants se réapproprient toutes les dimensions de leur mémoire collective. Ils puisent dans les travaux académiques des certitudes ou des questions sur leur origine, mais n'hésitent pas non plus à s'improviser historiens. Ils réinventent des liens communautaires par des commémorations et des échanges au niveau international. Le retour au Banat, qui demeure une terre d'émigration, n'est plus envisagé sérieusement depuis les années 1980. La région devient toutefois un objet de nostalgie que l'on visite volontiers. Par leurs pratiques culturelles et à leur échelle réduite, les « Français » du Banat semblent se doter de tous les attributs d'une diaspora. L'enquête de Smaranda Vultur ne se contente pas de saisir cette mutation sur le vif. Consciemment ou non, elle y contribue.

L'écart constaté il y a quinze ans entre l'affirmation de soi des Banatais « français » de Tomnatic, en Roumanie, et de ceux de La-Roque-sur-Pernes, en France, est-il aussi grand aujourd'hui ? Les liens tissés au cours de son travail ont indubitablement raccourci cette distance. S'agit-il encore d'un « Banat différent » comme le constate l'autrice dans le titre de son dernier chapitre ? Il y a fort à parier que la publication de l'ouvrage en français favorisera encore un peu plus ce rapprochement.

Benjamin Landais
Avignon, le 29 janvier 2021